Journal des anthropologues

Association française des anthropologues

118-119 | 2009

Claude Meillassoux

De l'utilité de la notion de culture

Culturalisme et anticulturalisme En anthropologie

Laurent Sébastien Fournier

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/jda/4079>

DOI : 10.4000/jda.4079

ISSN : 2114-2203

Éditeur

Association française des anthropologues

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2009

Pagination : 215-220

ISSN : 1156-0428

Référence électronique

Laurent Sébastien Fournier, « De l'utilité de la notion de culture », *Journal des anthropologues* [En ligne], 118-119 | 2009, mis en ligne le 01 juillet 2014, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/jda/4079> ; DOI : 10.4000/jda.4079

Ce document a été généré automatiquement le 20 avril 2019.

Journal des anthropologues

De l'utilité de la notion de culture

Culturalisme et anticulturalisme En anthropologie

Laurent Sébastien Fournier

- 1 De plus en plus d'anthropologues affectent d'afficher aujourd'hui une posture « anticulturaliste », estimant que la notion de culture est en soi dangereuse parce qu'elle contribue à réifier et à essentialiser les faits qu'elle désigne. Si les critiques de la notion de culture ont été d'abord portées par la sociologie ou la science politique (Bayart, 1996), l'anticulturalisme n'a pas tardé à gagner les anthropologues eux-mêmes (Bensa, 2006 ; Bazin, 2008). C'est qu'il fallait s'opposer à une psychologie collective prompte à renforcer les stéréotypes et à naturaliser les relations entre culture et personnalité. C'est qu'il était urgent aussi de rompre le plus radicalement possible avec une ethnologie coloniale et conservatrice prompte à essentialiser les peuples sous la bannière unificatrice de l'identité culturelle. Contre les errements du passé, contre l'instrumentalisation politique de l'ethnologie, contre les manipulations des identités collectives, il convenait que les anthropologues de l'ère postcoloniale valorisent l'empirisme sociologique, la critique raisonnée des relations de domination sociale, la réflexivité et l'objectivation des construits historiques.
- 2 Pourtant, la lecture des travaux anticulturalistes en anthropologie montre qu'ils préfèrent le plus souvent étayer leur critique par de la réflexion théorique plutôt qu'à l'aide d'exemples concrets tirés de l'expérience du terrain. Là où ils devraient apporter des preuves tangibles de la nocivité de la notion de culture, ils préfèrent utiliser des arguments généraux. La cause principale de cette tendance est connue : elle réside dans la volonté des anthropologues postcoloniaux de se distinguer d'une certaine ethnographie naïve, dont les caricatures seraient d'une part le folklore (dans son acception populaire, négative), d'autre part le positivisme. Quant à son résultat, il consiste en un divorce toujours plus marqué, parmi les productions de l'anthropologie, entre le monde de la théorie anthropologique et celui des acteurs culturels qui utilisent la discipline. Il y aurait d'un côté des intellectuels critiques, le plus souvent des chercheurs ou des universitaires, capables de prendre de la hauteur et de se distancier suffisamment pour dénoncer les carences et les dérives de la notion de culture, et d'un autre côté des praticiens pour lesquels l'ethnologie représente un réservoir objectif de thèmes de réflexion plus ou

moins « vendeurs » ou un mode spécifique de l'action culturelle. L'inconvénient de cette situation est qu'elle sépare assez radicalement les chercheurs académiques des autres acteurs sociaux qui s'occupent d'ethnologie, et qu'elle place les premiers en position d'avant-garde éclairée. Par contraste, les conservateurs des musées d'ethnologie ou les responsables d'actions culturelles qui utilisent l'ethnologie dans le monde éducatif ou dans le monde du patrimoine par exemple sont directement suspectés d'être pris au piège de la culture qu'ils mettent en valeur. Comment en effet critiquer en profondeur la notion de culture lorsqu'on utilise justement l'ethnologie pour sensibiliser un public élargi à... la culture ? De la même manière, les chercheurs qui s'intéressent à la notion de culture sont constamment suspectés par les « anticulturalistes » de faire le jeu de la mise en valeur publique de la notion de culture.

- 3 Mais quels que soient les arguments des uns et des autres, et quelles que soient les vertus respectives de l'engagement et de la distance, le principal problème dans ce débat vient du fait que personne ne se revendique ouvertement « culturaliste », ni dans le monde de l'anthropologie académique aujourd'hui, ni parmi ceux des acteurs sociaux qui utilisent l'ethnologie et l'anthropologie. À l'université, la position culturaliste est tantôt renvoyée à une ethnologie passéiste et conservatrice (celle qui accepte la réification des identités culturelles), tantôt assurée par les chercheurs des disciplines littéraires ou qui relèvent des « études culturelles », mais elle est toujours une étiquette qui est apposée de l'extérieur, par les anticulturalistes. Dans la société, le terme n'est jamais usité par les acteurs qui utilisent l'ethnologie ou qui s'investissent dans le champ de la culture. De ce fait, l'épithète « culturaliste » n'a rien d'une notion indigène. Artificiel, il semble n'être rien d'autre qu'une énième forme de l'anathème, un procédé rhétorique commode lancé par ceux des anthropologues qui se réclament de la posture anticulturaliste. Le problème de la posture anticulturaliste vient donc de ce qu'elle crée elle-même un clivage artificiel entre les « culturalistes » (considérés comme des praticiens dépassés et arriérés) et ceux qui ont pu dépasser le culturalisme, entre les « mauvais » et les « bons » anthropologues, et qu'elle définit ainsi ce que doit être l'anthropologie sérieuse *par la négative*. Ainsi, la posture anticulturaliste met en évidence le fait que l'anthropologie académique contemporaine se définit beaucoup plus par ce qu'elle n'est plus que par ce qu'elle est : cela constitue sans aucun doute le symptôme d'une crise bien réelle.
- 4 Ce qui vient d'être dit pousse à considérer que la posture anticulturaliste véhicule une vision largement idéologisée et hiérarchique du champ de l'anthropologie, le travail des chercheurs ou des acteurs « culturalistes » étant condamné *a priori* par les chercheurs anticulturalistes, sans que ces derniers ne se donnent les chances de voir ce que le « culturalisme » recouvre en termes d'engagements sociaux ou autres. Cette vision permet du même coup de renforcer la légitimité des anticulturalistes, car désigner un ennemi permet toujours de se renforcer soi-même. Pour sortir de cette logique oppositionnelle, ne conviendrait-il pas alors d'observer empiriquement les différentes formes de culturalisme, et d'étudier les mille manières d'instrumentaliser la culture ? On s'apercevrait alors que l'instrumentalisation de la culture se fait selon des perspectives qui peuvent être congruentes ou au contraire concurrentes, et surtout que la notion de culture est suffisamment ambivalente pour porter à la fois des discours d'ordre et des discours d'émancipation. C'est là semble-t-il le seul moyen pour l'anthropologie anticulturaliste de ne pas retomber dans l'ornière essentialiste qu'elle dénonce. Il y a là un nouveau programme à considérer, pour arriver à ce que l'anticulturalisme ne réifie pas la culture de la même manière que ne le fait le culturalisme. Pour dire les choses plus

simplement : la diabolisation anticulturaliste de la notion de culture paraît aussi peu convaincante que l'angélisme qui consiste à ne pas critiquer la notion de culture. Les deux postures semblent même aussi étrangères au projet anthropologique l'une que l'autre, en ce qu'elles préfèrent poser une alternative (être culturaliste ou non) plutôt que d'observer et de comparer la multiplicité des formes de revendication en présence.

- 5 En dernière analyse, ces quelques remarques conduisent à poser deux séries de questions à l'article publié par Régis Meyran dans la présente livraison du *Journal des anthropologues*. D'abord, concernant les échelles d'analyse, l'histoire « globale » est-elle un outil méthodologique adapté pour critiquer efficacement la notion de culture ? Sous couvert d'histoire globale, il est remarquable de constater que l'article en question ne traite que de la situation dans trois zones géographiques « dominantes » du point de vue géopolitique (l'Allemagne, les États-Unis, la France). Qu'en est-il alors de la réception de la notion de culture dans d'autres régions du monde ? Ne vaudrait-il pas mieux au contraire, pour mieux dénoncer l'instrumentalisation de la notion de culture, travailler à l'échelle de la microhistoire, ou balayer des zones périphériques où les utilisations politiques de la notion de culture sont particulièrement sensibles ? Et ne faudrait-il pas, du reste, refuser systématiquement d'utiliser le singulier lorsque l'on parle de culture ?
- 6 Ensuite, concernant les manipulations idéologiques de la notion de culture, comment comprendre l'assertion selon laquelle la notion de culture mène mécaniquement et inexorablement à l'essentialisme, au nationalisme, voire au nazisme ? Bien sûr, de nombreux ethnologues comme Georges Montandon ont été directement compromis avec le fascisme : mais quelle est la représentativité de ces auteurs et quel est l'intérêt de les citer aujourd'hui ? Si c'est pour montrer les accointances historiques entre l'anthropologie et le nazisme, la démonstration a déjà été faite brillamment, et elle était nécessaire pour purger l'inconscient collectif des ethnologues (Fabre, 1999). Mais si c'est pour attaquer les ethnologues et les anthropologues qui travaillent aujourd'hui avec/sur la notion de culture, c'est un procédé qui paraît éminemment contestable, d'une part parce qu'il relève plus de la rhétorique politique et du combat idéologique que de la science, d'autre part parce qu'il identifie à des fascistes toute une partie de l'anthropologie culturelle. En effet, suggérer une filiation entre les dérives fascistes de la *Volkskunde* allemande des années 1930 et la linguistique ou les « cultural studies » américaines contemporaines paraît à la fois partiel et partial, tant ce type de suggestion, non content d'être extrêmement polémique et d'attaquer frontalement toute une partie de l'anthropologie, ne rend compte en rien de la diversité des approches qui caractérisent ces champs d'études. En critiquant trop radicalement le « culturalisme », on se condamne à ne pas comprendre la diversité des engagements et des positions en présence dans le champ du folklore (pris cette fois dans son sens noble de science des performances communicatives) et dans celui des études culturelles.
- 7 À rebours des querelles d'école et des duels naïfs entre « anticulturalistes » et « culturalistes », il est urgent de reconnaître que c'est le respect de la diversité des points de vue qui fera la force de l'anthropologie. Il n'est donc pas question de choisir entre la promotion ou la réduction de l'altérité (Bazin, 2008 : 48), mais bien de comprendre que l'anthropologie consiste à saisir ensemble l'unité et la diversité comme les deux faces indissociables de la même réalité humaine. Dès lors, s'il paraît évident que les problèmes inhérents à l'utilisation de la notion de culture doivent être critiqués et méthodiquement déconstruits à l'intérieur de la discipline, il ne faut pas oublier que l'anthropologie est

aussi une discipline « culturelle » : l'utilité de la culture, c'est de connecter l'anthropologie et la société à laquelle elle appartient.

BIBLIOGRAPHIE

Références bibliographiques

Bazin J., 2008. Des clous dans la Joconde. Toulouse, Anacharsis.

Bayart J.-F., 1996. L'illusion identitaire. Paris, Fayard.

Bensa A., 2006. La fin de l'exotisme. Toulouse, Anacharsis.

Fabre D., 1999. « L'ethnologie à la croisée des engagements (1940-1945) », in Boursier J.-Y., Résistants et résistances. Paris, L'Harmattan : 319-400.

AUTEUR

LAURENT SÉBASTIEN FOURNIER

Université de Nantes

Laurent.fournier@univ-nantes.fr